Cinquième Année. — N° 108 1er JUILLET 1901 Le Numéro : 50 Centimes

# L'ECHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

## Dernières expériences de Cartomancie

### Chez Mme Noëlle

J'avais promis de contrôler l'expérience de Mme Kaville par l'expérience d'une autre cartomancienne.

Je n'avais pas l'embarras du choix. Les diseuses de bonne aventure qui s'intitulent « cartomanciennes » sont légion à Paris — il suffit, pour s'en rendre compte, de parcourir les petites annonces à la quatrième page des grands quotidiens ! — mais rares sont celles qui, par leur savoir, sont vraiment dignes de prendre ce titre.

Un de mes lecteurs, fort adonné à ce genre d'études, m'indiqua Mme Noëlle. J'allai la voir et n'eus pas à le regretter.

Mme Noëlle est une élève d'Edmond. C'est aussi une élève de « maman Siteaux, la mère aux chats ». Elle a même hérité de cette dernière une véritable passion pour la race féline : son appartement est peuplé de minets allègres et de gros matous ronronnants...

Elle vous reçoit sans pompe, à la bonne franquette ; mais, dès les premiers mots, on s'aperçoit qu'on a affaire à forte partie. C'est une psychologue très subtile, pour qui le cœur humain n'a plus de secret, et qui vous devine, avec un sens très sûr et très pénétrant...

Elle m'a « fait les cartes », tout d'abord, pour moi. Elle m'a dit des choses diverses, parfaitement justes, et auxquelles je ne songeais pas le moins du monde(ce qui tendrait à prouver qu'il n'y avait point transmission de pensée). Puis, sans que j'aie dit un mot qui pût la guider, elle s'est mise à me parler d'une personne déterminée (très reconnaissable au portrait qu'elle m'en fit) et qui est liée à toute une série de faits, dont elle me parla avec une précision extraordinaire. Or, cette personne et ces faits, trop particuliers pour que je les puisse mentionner ici, sur lesquels les cartes ramenaient Mme Noëlle avec insistance, étaient précisément la même personne et les mêmes faits sur lesquels avait également insisté Mme Kaville...

J'étais si surpris que je priai la personne ainsi visée, — sans la prévenir, bien entendu, de ce qui m'avait été dit et en l'invitant à ne point se faire connaître, — d'aller à son tour rendre visite à la cartomancienne.

Or, cette personne revint littéralement émerveillée de ce qu'elle avait entendu. Mme Noëlle lui avait, par le menu, décrit son caractère, sa façon de vivre, ses pensées les plus intimes, ses *projets* (surtout ses projets, comme Mme Kaville) et elle avait eu, en l'écoutant, l'impression de penser tout haut par la bouche de la cartomancienne.

Je lui demandai :

— Mme Noëlle, parmi les incidents passés ou à venir, dont elle vous a parlé, n'a-t-elle pas, tout particulièrement, insisté sur une série de faits ?

— Oui, me répondit la consultante, elle a découvert, dans ma vie, une aventure qui me tient fort au cœur. Elle l'a prise à ses débuts, l'a suivie dans ses méandres et dans ses complications, et elle m'en a annoncé le dénouement — un dénouement que je souhaite, mais auquel, par parenthèses, je ne crois

guère. Elle semblait lire, dans les cartes, le journal de ma vie et de mon âme : c'était stupéfiant et même gênant.

— Suis-je indiscret, interrogeai-je alors, en vous demandant de m'indiquer de quel ordre de faits il s'agit ?

La consultante voulut bien me raconter son aventure. C'était, non seulement dans ses grandes lignes, mais dans ses détails (à quelques-uns près, mais ceux-là infimes), la série des faits dont Mme Noëlle m'avait parlé à moi-même...

Je considère cette expérience comme une des plus probantes en faveur de la réalité du fait cartomancique. Toutefois, comme elle s'applique à des faits personnels, je me rends très bien compte qu'elle n'a guère de valeur que pour l'intéressé et pour moi-même.

Aussi, ai-je voulu en tenter une autre, d'une portée plus générale.

Comme je l'avais demandé à Mme Kaville, je demandai à Mme Noëlle de vouloir bien me faire les cartes pour un certain nombre de personnages connus.

— Je le veux bien, me répondit-elle, car cela n'engage à rien ; mais je vous préviens que, lorsqu'il s'agit de tiers que rien ne lie au consultant, les cartes risquent fort de se tromper.

On se souvient que Mme Kaville m'avait fait la même remarque. Nous verrons tout à l'heure la conséquence qu'on peut en tirer.

Je me fis faire les cartes, tout d'abord, pour M. Waldeck-Rousseau.

Or, voici ce que cela donna :

### M. Waldeck-Rousseau

C'est un fort par l'argent. Il ne recule jamais devant l'acte qui doit le débarrasser de ce qui le gêne. Est profondément indifférent aux haines qu'il suscite. Sera renversé, mais restera puissant par l'or. (*Le Pactole*). . Grand misérable qui serait plus à sa place dedans que dehors. (*Des juges. Barreaux de fer.*)

On se rappelle que, chez Mme Kaville, les cartes avaient déclaré ceci :

Détient encore le pouvoir, mais pas pour longtemps .. Sa mort n'est pas à redouter pour le moment.. C'est un homme qui mériterait presque la prison (*Barreaux de fer*). A moins que ces barreaux ne signifient qu'il est capable de faire disparaître les gens qui le gênent. Il finit riche, mais déshonoré. (*Des juges. Le Pactole.*)

### M. Millerand

Je consultai ensuite pour le ministre du Commerce. J'obtins la réponse suivante :

Il a, dans sa vie, une haine de femme qui lui sera fatale ; haine légitime, d'ailleurs, provoquée par un abandon. (*Achille traînant le corps d'Hector autour de Troie. Le serpent.*)

Aime l'argent et sera toujours du côté des riches. Il ne sera pas réélu ; en tout cas sera très combattu.

Il est trop accessible aux femmes et c'est là qu'est l'écueil pour lui.

Chez Mme Kaville, j'avais obtenu ceci :

Un amour au cœur. A eu une liaison qui crie vengeance (*Achille traînant le corps d'Hector autour de Troie*). Et c'est une vengeance de femme. (*Le serpent. — Pâris offre la pomme à Vénus et s'attire la haine de Junon.*)

Un homme et une femme qu'il aide beaucoup lui rendront de grands services.

Dans l'avenir (*Phaéton conduisant le char du soleil*), fera une grosse gaffe, malgré les conseils d'un ami (*Calchas*). Mais il est comme les chats, il retombera sur ses pattes. (*La Toison d'or* à côté de lui.)

Voici maintenant les autres « consultations ». (Pour ne pas allonger démesurément cet article, je prie les lecteurs que cela intéresserait de se reporter à l'avant-dernier numéro de l'*Echo du Merveilleux* pour les comparer à celles de Mme Kaville.)

### Le roi d'Espagne

Enfant malade. Beaucoup de bonté. De grandes intrigues autour de lui, des gens acharnés à sa perte. Oh ! comme les cartes sont mauvaises ! Il y a du noir, du tragique ; je ne veux plus rien dire.

### La reine Wilhelmine

Sera moins heureuse plus tard que maintenant (*La Boîte de Pandore* sur elle et sur son mari).

Sa première désillusion est son mariage. Aura très tôt des enfants. J'en vois trois.

N'est ni égoïste, ni avare ; est seulement prudente, un peu trop peut-être. Est aussi un peu froide et défiante.

### Sarah Bernhardt

Encore de grands succès pour elle, pendant des années. Par son charme provoquera des passions, jusqu'au déclin de sa vie.

Malgré une maladie chronique et inguérissable qui

la mènera peut-être à la paralysie, elle sera toujours victorieuse de tout et sur tout, par sa grande force de volonté. Très protégée par une bonne Providence. Fera encore des voyages.

### Réjane

Fera prochainement une bêtise en cédant à un entraînement du cœur, que désapprouvera sa raison.

Un amour lui est funeste. Je la vois malade, plus tard. Toujours de grands succès à la scène. Heureuse par ses enfants, bonheur irréductible par eux.

### M. Paul Deschanel

Cet homme est comme l'aigle ; il ne doit jamais descendre. Cependant, je ne le vois pas arriver au grand pouvoir.

Heureux en affection, tout en ayant brisé bien des cœurs. Très envié, mais estimé. Sera chargé d'une haute mission à l'étranger qu'il n'acceptera pas...

L'avenir ne lui réserve pas que des joies dans son intimité.

### M. Loubet

Cède à des influences néfastes et mériterait d'être mieux jugé qu'on ne le juge. Ne possède pas son libre arbitre. Je vois la déchéance pour lui... Être fait pour la paperasserie ; écrit tous les soirs les événements de la journée.

On voit que les portraits cartomanciques de Mme Noëlle ne sont pas sensiblement différents de ceux de Mme Kaville. En tout cas, ils ne sont pas contradictoires.

Mais j'entends d'ici l'objection :

— Mme Noëlle avait lu, dans l'*Echo*, les réponses de Mme Kaville.

Mme Noëlle m'a affirmé le contraire. Mais, quand bien même cela serait, l'expérience ne perdrait point de son intérêt : car ce qui est curieux, ce n'est pas que Mme Noëlle ait dit la même chose que Mme Kaville, c'est que les mêmes cartes soient sorties et se soient placées, à quelques écarts ou exceptions près, dans un ordre équivalent, chez Mme Kaville et chez Mme Noëlle. Or, c'est précisément ce que j'ai constaté. Il est toutefois utile de mentionner que la conformité entre les deux consultations n'était ni aussi complète ni aussi régulière que dans l'expérience précédente.

De cet ensemble d'observations, on peut donc dégager cette idée générale :

« Les réponses des cartes sont d'autant plus précises et correspondantes qu'elles intéressent de plus près le consultant. »

Cette constatation aboutit à cette conséquence que, dans l'explication du fait, il convient d'écarter l'hypothèse de l'intervention d'intelligences invisibles, car si des intelligences invisibles intervenaient, comme le prétendent les correspondants dont j'ai reproduit les communications dans le précédent numéro, elles pourraient aussi bien intervenir pour les tiers que pour le consultant lui-même.

Ceci dit, quelles autres hypothèses proposer?

La lecture de pensée? Dans certains cas, il semble bien que la lecture de pensée suffise, en effet, à expliquer le phénomène ; mais, dans certains cas, elle n'y suffit pas, puisque nous avons vu que les cartes faisaient allusion à des faits qui n'étaient pas dans la pensée des consultants.

L'intuition? Il est certain que l'intuition joue un rôle dans l'interprétation des cartes ; mais, pas plus que la lecture de pensée, elle ne pourrait expliquer tous les cas.

Le hasard? Mais pourquoi les coïncidences se produiraient-elles plus nombreuses et plus complètes lorsqu'il s'agit du consultant que lorsqu'il s'agit d'un tiers?

La vision en astral? J'inclinerais plus volontiers pour cette explication. Les cartes, dans cette hypothèse, joueraient un rôle analogue à celui du miroir magique. Elles serviraient à condenser, à coaguler en quelque sorte l'atmosphère astrale du consultant (et cela expliquerait que les cartes soient plus véridiques à l'égard du consultant que des tiers). Elles donneraient ainsi à la cartomancienne le moyen de percevoir les *clichés* des événements passés ou futurs (et cela expliquerait que la vision du passé soit plus nette que celle de l'avenir, les clichés des événements passés étant forcément mieux *fixés* dans l'astral que ceux des événements à venir).

Mais je concède que cette hypothèse, qu'il faudrait d'ailleurs développer en termes moins vagues, ne peut paraître plausible qu'à ceux qui admettent la conception de l'astral. Je m'y tiens cependant, faute de mieux, car, de toutes les hypothèses proposées, c'est elle qui me semble rendre compte du plus grand nombre de faits.

Je dis « du plus grand nombre » et non de tous, car elle ne démontre point pourquoi les cartes

sortent sensiblement les mêmes lorsque sur le même fait un même consultant interroge deux cartomanciennes différentes.....

GASTON MERY.

# LA MAIN DE RANAVALONA

J'ai eu l'honneur d'être présentée à Sa Majesté Ranavalona II, l'hôtesse actuelle de Paris, et d'avoir une heure d'entrevue avec elle en l'hôtel de la rue Pauquet.

Il me paraissait intéressant de faire subir une sorte d'épreuve à la chiromancie et d'examiner, sans aucune souvenance des événements passés, la main de l'ex-souveraine de Madagascar.

Et c'est avec une sincérité grande, en oubliant tout ce qui est connu de cette existence, que j'ai essayé de la reconstituer et de m'inspirer uniquement pour cela des éléments chiromanciques.

Il s'est trouvé que le résultat de mon étude coïncide parfaitement avec la vérité.

Les mains de Ranavalo sont pures de forme, élégantes et étroites comme de vraies mains racées, les doigts sont minces et souples, pointus pour la plupart, entièrement dépourvus de nœuds.

Cette seule apparence extérieure est révélatrice de toute une personnalité.

Elle indique la spontanéité impulsive dans tous les mouvements de l'âme, l'incapacité de réfléchir longtemps et de raisonner, un esprit primesautier et gracieux, légèrement mystique ; plus de sentimentalité romanesque que de sensualisme instinctif.

L'index et l'annulaire très effilés, presque aussi élevés que le doigt du milieu, nous donnent des aspirations élevées, le respect religieux de la race et aussi le détachement presque complet des choses positives et pratiques.

Le pouce, petit et mince, très écarté de la paume, évoque, par son aspect frêle et élégant, une idée de faiblesse ; il indique une aptitude prononcée à la résignation passive et résignée devant les événements pénibles et aussi une sorte de puérilité enjouée et enfantine presque constante.

L'étroitesse de la main et la finesse des attaches signifient que la reine possède le sens des choses jolies et artistiques et que, si cette attirance purement innée vers l'harmonie n'est pas cultivée par l'ambiance et par l'éducation, elle n'en existe pas moins, instinctive et vraie.

A l'intérieur, les lignes, nettement dessinées et de couleur claire, sont semblables dans les deux mains, — signe de fatalité invincible. — En effet, la main gauche, très lisible dès la naissance d'un enfant, porte la trace de nos aptitudes, des éléments confus de notre destinée. Celle-là change peu étant, selon la parole de Job, le « résumé des signes que Dieu a marqués dans la main des hommes afin que tous, d'avance, pussent connaître leurs œuvres. »

La main droite, au contraire, plus lente à se dessiner nettement, porte l'empreinte plus précise du tempérament et du caractère. Les forces volontaires la modifient, l'altèrent, peuvent entièrement la transformer et la rendre différente de l'autre.

Chez Ranavalo, l'énergie étant loin d'être une dominante, les événements sont écrits de la même manière dans la main active et dans la main passive. Cependant, la ligne de tête, qui barre le milieu de la paume, assez longue et d'un tracé net, indique de la suite possible dans les idées et une assez grande obstination dans certains cas d'une petite importance.

L'obstination et l'entêtement ne sont pas d'ailleurs, deux manifestations de la volonté. La ligne de cœur, sillonnée en tous sens, reproduit le signe du sentimentalisme romanesque dont je parlais tout à l'heure à propos de la forme des doigts, et plus de rêverie amoureuse que de sensualité. Deux traits profonds et incisifs qui barrent le haut de la main, près de la racine des doigts, rappellent le veuvage de la reine et deux violentes peines affectives.

A la base du pouce, du reste, de larges étoiles répètent le même fait ; les branches de ces étoiles, par leur prolongation, cassent la ligne de vie, indiquant qu'un désespoir très vif avait ébranlé à une heure tragique la santé de la reine, trop impulsive pour ne pas être affectée fortement, mais *passagèrement*, des événements douloureux.

La ligne de destinée, que je réservais à dessein, est frappante de clarté symbolique. Il existe, en chiromancie, un signe empirique des plus anciens dont la tradition attribue la découverte aux Egyptiens et aux Hindous et qui, par la rareté extrême du fait qu'il annonce, ne peut se remarquer que dans un nombre infime de mains.

Ce signe, qui est celui de la dépossession d'un trône, enveloppe la ligne de destinée d'un carré énorme qui l'isole pour ainsi dire des lignes environnantes. Les rois soumis qui servaient à Rome au triomphe du vainqueur, avaient, nous dit-on, le stigmate du carré dans leurs mains. Et la reine, déchue du trône de ses ancêtres, n'a pas échappé à la marque, à l'empreinte fatale. Quatre lignes rassemblées en carré

prennent le milieu de la main, mais la ligne de destinée se débarrasse de leurs entraves et, dans une période d'avenir qui pourrait s'évaluer à deux années, elle reprend son cours, presque indépendante. Cela me permettrait de penser que d'ici quelques années, la reine recouvrirait une indépendance relative. — Je dis relative, car le haut de la main qui répond, quant à la ligne de destinée, à la fin de l'existence, est gravé d'une étoile mélancolique, évocatrice d'une existence à jamais brisée.

De plus, la ligne de vie, mince et assez courte, indique une santé plutôt délicate, une vie de très moyenne durée dont la fin est éclairée, après de longues vicissitudes, par la joie d'une liberté *recouvrée en partie* et par la possibilité d'un attachement assez tendre non encore dessiné.

FRAYA.

---

# REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Le cas de Mme Anna Rothe.*

J'assistais à la séance donnée par Mme Anna Rothe, vers la fin de mai, chez Mme Ruffina Nœggerath, et dont un de nos abonnés, M. E. G..., a rendu compte dans l'*Echo du Merveilleux* du 1er juin. Persuadé comme lui qu'il n'y avait pas eu fraude dans cette séance, j'ai lu avec curiosité l'article de Vernier intitulé : « Un faux médium démasqué. Mme Anna Rothe. » Qu'il me permette de l'avouer, cet article ne m'a pas entièrement convaincu. Il n'y a là rien de désobligeant pour notre excellent collaborateur, qui ne connaît point Mme Rothe et s'est borné à résumer un ouvrage de M. Eric Bohn, docteur en droit, président d'une société psychique allemande.

M. Bohn tient Mme Rothe pour un faux médium dont le talent de prestidigitateur fait tout le mérite. Je vais énumérer impartialement ses raisons, en les comparant à mes souvenirs de la séance de mai.

« Voici — dit H. Vernier — sur quelles *preuves* se base M. Eric Bohn (qui a vu deux séances de Mme Rothe) pour affirmer que ses apports sont un simple tour de prestidigitation :

1. *L'impresario Jentsch n'admet que des spirites convaincus.*

Cette exclusivité, qui d'ailleurs pourrait se défendre, n'est pas si rigoureuse, puisqu'on a bien voulu m'admettre. On ne m'accusera pas, sans doute, d'être un « spirite convaincu », ayant eu plusieurs fois l'occasion de parler du spiritisme ici-même et toujours, je l'espère, en catholique orthodoxe.

2. *Toujours la grande majorité de l'assistance est composée de dames.*

Il y avait, si mes souvenirs sont précis, sept dames et huit hommes à la séance en question. Il y avait, en tout cas, au moins autant d'hommes que de femmes.

3. *Les assistants doivent être placés aussi près que possible de la table, qui est recouverte d'un tapis tombant jusqu'à terre.*

Il n'y avait que six personnes autour de la table avec le médium ; les autres étaient assises plus loin dans le salon. Ces six personnes n'étaient pas « aussi près que possible » de la table, et n'y appuyaient ni les bras ni les mains. Il n'y avait pas de tapis tombant jusqu'à terre, mais un petit tapis très court. C'était une mauvaise petite table en bois blanc apportée de la cuisine.

4. *L'impresario se tient à l'autre bout de la table pour surveiller les spectateurs.*

L'impresario Jentsch — sans doute le petit bossu qui accompagnait Mme Rothe — se tenait, au contraire, loin de la table, près d'une porte du salon.

5. *A table, les apports ont toujours lieu du côté gauche du médium* ; et cela s'explique par le fait qu'en regardant une personne, on observe plutôt le bras et la main droite que le côté gauche.

Cela n'est pas exact pour la séance à laquelle j'ai assisté. Le premier apport notamment (un livre) s'est produit à la droite du médium, presque sur les genoux de M. Hugo d'Alési.

6. *Jentsch rédige lui-même le compte rendu de la séance.*

Le compte rendu a été rédigé par un des assistants, M. Baudelot.

Et à ce propos, le *Berliner Tagblatt* fait observer, me dit-on, qu'une des personnes présentes d'après le compte rendu et à qui même les esprits auraient offert des œillets blancs, M. Malet, n'a pas signé ce compte rendu. Cela est vrai, mais a simplement pour cause que je m'étais retiré avant la fin de sa rédaction. Et il est vrai également que des œillets blancs me furent offerts, par un choix délicatement allusionniste.

7. Il y a contre Anna Rothe une *preuve* non moins convaincante : *elle s'est toujours obstinément refusée à toute séance devant une société d'études psychiques.*

Or, je vois quelques lignes plus loin qu'on invoque contre Mme Rothe le procès-verbal d'une séance donnée à la Loge d'études psychiques « la Lumière » de Hambourg. Elle ne s'est donc pas toujours refusée si obstinément à donner des séances devant les sociétés psychiques?

Nous en sommes à la septième des *preuves* sur lesquelles s'appuie M. Bohn, et il n'échappera à personne qu'aucune des observations ci-dessus ne ressemble en quelque manière à une preuve.

Mme Rothe est un *Blumenmedium*, un médium à apports floraux. Ces apports de fleurs sont-ils réels, au moins parfois ? ou simulés, toujours ? Telle est la question. La seule preuve que donne M. Bohn (d'après l'article de Vernier) qu'ils soient simulés est ce procès-verbal de la Loge psychique de Hambourg. Il atteste, paraît-il, que des fleurs distribuées prétendûment par les esprits avaient été achetées avant la séance par Mme Rothe, dans un magasin du voisinage.

Mme Rothe, qui est maigre, a des hanches démesurées lorsqu'elle s'asseoit à la table. C'est la réserve aux fleurs. Ces fausses hanches sont complètement affaissées lorsque tous les apports de fleurs ont été exécutés.

Je n'ai pas sous les yeux le procès-verbal de la Société psychique de Hambourg ; j'ignore donc à quel point il peut-être précis et concluant. Mais, très certainement, les choses ne se sont pas passées ainsi dans la séance qui eut lieu chez Mme Nœggerath.

Notre correspondant, M. E. G., en a donné un compte rendu très fidèle, auquel il suffit de se reporter. Mme Rothe avait été déshabillée avant la séance. On lui avait fait revêtir une robe de chambre de la maîtresse du logis. Cette robe de chambre étroite (Mme Nœggerath est très mince et de petite taille) était boutonnée du haut en bas et même aux poignets, sans ouvertures qui permissent de communiquer avec de « fausses hanches ».

La séance avait lieu, du reste, en pleine lumière, le médium assis à vingt centimètres de la table, tous les yeux fixés sur ses mouvements. Comment eût-il pu sans qu'on s'en aperçoive relever sa robe pour fouiller dessous, c'est ce que personne ne comprendra.

Maintenant, que Mme Rothe ait triché parfois, dans d'autres séances, cela est possible ; c'est même probable, s'il faut accorder crédit au livre du Dr Bohn. Et d'ailleurs, tous les médiums trichent ; et il y a de bonnes raisons pour cela. Il suffit qu'une seule fois le médium ait été sincère pour que le phénomène obtenu garde toute sa mystérieuse curiosité. L'Eglise, dans sa souveraine sagesse, l'explique par l'ingénieuse perversité d'esprits malins. L'empressement à nier la valeur des médiums et à contester les phénomènes n'est le plus souvent qu'un subterfuge de l'esprit rationaliste, hostile à la solution chrétienne et fort empêché d'en trouver une autre.

George Malet.

## LE Merveilleux au Cimetière Montparnasse

Si je n'avais eu depuis longtemps l'intime conviction que les cas les plus bizarres, les plus extraordinaires, les plus incompréhensibles peuvent se produire contrairement aux lois de la nature ; si, en un mot, je n'avais cru à l'existence d'un Merveilleux — et d'un Merveilleux où tout est possible — j'y croirais aujourd'hui. J'ai pu constater, en effet, il y a quelques jours à peine, un fait légèrement macabre mais frappant, qui m'aurait enlevé mes doutes, si j'en avais eu, et que je me fais un devoir de divulguer, au risque de jeter un peu de trouble dans les âmes impressionnables.

Je me trouvais, la semaine dernière, chez une femme des plus distinguées et des plus aimables : j'ai suffisamment désigné Mme C..., la veuve du célèbre sculpteur et la mère du vaillant lieutenant explorateur du Soudan qui faisait, l'autre semaine, une conférence si applaudie à la Société de Géographie.

Nous causions, dans ce vaste salon tout rempli des œuvres du Maître, ce qui en fait un admirable musée, de cette époque du second Empire, de ce monde officiel que Mme C......, connut si bien, de ces fêtes brillantes et superbes auxquelles assistait tout ce que Paris possédait de beau, d'élégant, de célèbre, nous causions, quand la conversation tomba par le plus grand effet du hasard sur la question du Merveilleux.

« Mais j'y crois fermement au Merveilleux, et sous toutes ses formes, me dit Mme C...... Les faits qui le prouvent sont trop nombreux et ont été constatés par des gens trop pleins de bon sens pour qu'on les nie. Et tous les cas intéressants sont loin d'être connus, croyez-le. Je m'en vais, du reste, vous en citer un dont j'ai été témoin et qui est aussi extraordinaire qu'authentique.

« En 1871, une personne, chère entre toutes, était enlevée à mon affection. Tenant à conserver les traits de son visage, je priai mon mari d'en prendre un moulage en plâtre. Il acquiesca très volontiers à mon désir Des années s'écoulent. En 1892, vous voyez que c'est presque récent, nous nous mettons à nous occuper d'occultisme dans le même salon où se trouve le masque de la morte. Un soir, à la suite de recherches sur la persistance de l'individualité après la mort, une personne de la société ayant émis un doute sur la puissance de celui qui se communiquait à nous, obtint la réponse suivante : « Tu la constateras toi-même d'ici

peu. » J'ai *entendu* cette réponse, Monsieur, je vous l'affirme et je n'étais aucunement hallucinée. Huit jours après, on apercevait sur le masque de plâtre, des cheveux, des sourcils, des cils et même ce fin duvet qui ombre d'habitude les lèvres. Voilà, me dit Mme C...., qu'on sent à ce souvenir très impressionnée, voilà ce que j'ai vu, ce que je puis vous affirmer. »

Je veux faire ma confession. — Il était évident que le fait qu'on venait de me conter avait dû se produire, car outre que Mme C..... paraissait très sincère, elle n'avait aucun intérêt à me tromper. Cependant cette histoire sortait tellement du domaine de l'extraordinaire même que j'imposai silence à ma raison en me disant : « Comme Thomas, quand j'aurai vu ! »

Mme C...., dut comprendre mon silence, car elle reprit :

« Mais, du reste, si vous doutez — et je comprends que vous doutiez — je m'offre à vous faire tenir quand vous voudrez la clef du caveau où après ce prodige véritable le buste fut transporté. »

Est-il utile de dire l'empressement avec lequel j'acceptai cette aimable proposition ?

Le lendemain matin, j'étais en possession de la clef. Quelques instants plus tard, à l'*Echo du Merveilleux*, je faisais part de ma découverte à M. Gaston Mery.

Je ne sais si vous connaissez notre Directeur. Si oui, vous savez qu'il est particulièrement curieux ; si non, je vous l'apprends. Une pareille histoire ne pouvait le laisser indifférent ; aussi partîmes-nous tous les deux, et de suite, pour le cimetière Montparnasse...

Il fait une chaleur accablante et nous ne causons guère dans la voiture qui nous conduit.

Je ne suis pas très fier, je l'avoue, et je le suis de moins en moins à mesure que nous approchons. S'il n'y avait rien sur cette tête ! Je regarde M. Gaston Mery, il fume un cigare d'un air ironique. Evidemment, il est convaincu que nous ne trouverons pas l'ombre d'un cheveu. Je regrette presque de n'être pas parti tout seul, sans rien dire. Trop tard !...

Le cimetière Montparnasse... Nous descendons... Instinctivement, je hâte le pas. L'impatience fait place à la peur de tout à l'heure. J'ai un plan, grâce auquel nous trouvons facilement le caveau. Le voilà. Il est très simple. Je tire ma clef. J'ouvre, le masque est là par terre. Je le saisis et vite je le porte à la lumière. Nous poussons un cri, le même : « C'est vrai ! »

Sur ce plâtre, sur cette matière absolument brute, des cheveux blonds et légèrement ondulés sont piqués droit. Longs de huit à dix centimètres, souples et fins, ils n'occupent — et ceci nous frappe de suite — que la partie supérieure de la tête, jusqu'à la ligne du bonnet porté par la défunte et reproduit par le statuaire.

Nous tournons, nous retournons le masque merveilleux. Un moment, nous nous croyons le jeu d'une hallucination. Mais non, nous sommes là, bien vivants, bien calmes. Et nous devons constater l'arqué des sourcils, la finesse et la longueur des cils. Nous ne cessons d'y passer et repasser nos doigts : il faut se rendre à l'évidence.

« Mais, fait M. Gaston Mery, ces cheveux, ces sourcils et ces cils ont pu adhérer au moulage quand C..... appliqua son plâtre sur le visage de la morte pour en prendre l'empreinte ? »

C'est une hypothèse plausible, mais qu'il se voit vite obligé d'abandonner. — D'abord, si cela était, depuis 1871, les cheveux seraient tombés en poussière, ou desséchés. Ensuite, le masque est resté depuis 1871 jusqu'à 1892 sans qu'on ait rien constaté d'anormal. Enfin et *surtout*, ce n'est pas un moulage, mais un masque exécuté d'après le moulage.

J'arrache un cheveu. Le cheveu est vivant ! Le bulbe existe et possède autant de fraîcheur que s'il venait de quitter un véritable cuir chevelu. Devant l'évidence du fait, nous sentons le doute nous quitter peu à peu. Mais nous voudrions ce je ne sais quoi, ce rien, qui manque pour parfaire notre conviction...

Certes, le tableau n'inspirerait point un auteur gai. Sous les arbres touffus, l'ombre descend épaisse sur ce caveau dont la porte entr'ouverte laisse voir un autel entouré de marbre noir où brillent, en lettres d'or, les noms des heureux qui dorment là à jamais. Deux prie-dieu, en paille, très simples, des couronnes flétries, de la poussière, tout cela est triste, triste comme l'oubli... Et devant ce caveau deux hommes examinent cette tête de femme qui fut la vie, qui fut la beauté.. l'amour, peut-être !...

« La preuve définitive, me dit soudain M. Gaston Mery, la voilà ! » Et il me montre, en effet, ce fin duvet des lèvres dont m'avait parlé Mme C .... « Comment supposer une supercherie quelconque, désormais Coller des cheveux, des cils, des sourcils, cela se comprendrait à la rigueur, mais planter droit comme vous les voyez des milliers de poils si fins et si minuscules qu'on les distingue à peine, ce serait folie de soutenir pareille hypothèse ! Ma conviction est faite : j'ai vu. Quant à conclure, ma foi. . »

Et là-dessus, après avoir jeté un dernier coup d'œil au buste mystérieux, nous quittons le cimetière très impressionnés par la constatation de ce fait absolument extraordinaire.

Bien des épaules vont se hausser. C'est probable.

Il y aura très peu de gens qui croiront à la véracité de mon récit. C'est certain.

C'est pour ces « très peu » que j'écris ces quelques lignes. Elles ne leur apporteront ni une conclusion, ni une explication de cette histoire aussi merveilleuse que vraie. Cette explication, c'est d'eux que je l'attends, car il en est, peut-être, qui ont pu constater d'autres faits du même genre. En effet, c'est seulement en présence d'un grand nombre de cas ayant un lien commun de parenté qu'on arrive à découvrir une loi... parfois.

Somme toute, deux hypothèses et deux seulement semblent pouvoir faire douter de l'authenticité du fait que j'avance.

D'abord, celle qui consiste à dire que c'est à la suite du moulage que des cheveux auraient adhéré au plâtre. — Je répondrai : Ce n'est point un moulage, mais un masque d'après un moulage. La matière dont on s'est servi n'a jamais été en contact avec la peau de la défunte. Quand bien même, du reste, ç'aurait été un moulage, on aurait constaté le fait de suite et non pas vingt et un ans après. Enfin — toujours dans la même hypothèse — les cheveux seraient secs et depuis longtemps réduits en poussière. Or, ils sont souples et ils vivent.

Comme deuxième hypothèse, on peut objecter : mais n'est-ce point une mauvaise plaisanterie ? Il faut alors admettre que cils, sourcils, duvet, aient été *piqués* un à un, ce qui est inadmissible. Même dans ce cas, ils seraient morts et secs : or, le bulbe est frais. Le cheveu vit donc.

Ces deux hypothèses sont les seules à faire. Je crois qu'elles sont réduites à rien.

Il en est bien une troisième qui consisterait à dire : vous êtes un fumiste ou un menteur ou un halluciné. Je n'étais heureusement pas seul et la bonne foi, l'expérience de M. Gaston Mery me couvrent entièrement.

Je crois donc, de la façon la plus absolue, à la tête merveilleuse du cimetière Montparnasse, pour une raison qui me semble excellente : c'est que je l'ai vue. Mais encore une fois j'ajoute : je n'en déduis rien, sinon que j'ai une foi de plus en plus grande dans le Merveilleux.

Et maintenant, je serais le dernier des ingrats si je n'envoyais pas tous mes remerciements à Mme C..... qui m'a fait connaître ce cas si extraordinaire et m'a obligeamment fourni les moyens de le contrôler.

René Le Bon.

---

**Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner** SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

# LES GRANDS VISIONNAIRES

*Camoëns*

L'idée de patrie, exaltée jusqu'au sublime, engendre les héros pour la glorifier et les poètes pour la chanter ; et ceux-ci consacrent ceux-là ; car Achille, pour n'en citer qu'un, est auréolé par Homère, et sans Camoëns, Vasco de Gama fût resté, pour la postérité, un grand navigateur sans doute, mais il n'eût pas été nimbé à ce point par les récits glorieux d'un poème immortel.

C'est que Camoëns, en faisant rayonner les *Lusiades* autour du nom de Gama, et autour de ses découvertes et de ses prodiges, avait eu, poète d'un nouveau genre, la vision très haute de l'éternelle gloire du Portugal par l'agrandissement continu de son territoire, avec les pays inconnus d'un monde lointain.

Et qu'on ne parle pas, plus tard, à ce poète dont la vision s'était agrandie jusqu'à l'infini du ciel et de la mer, d'aventures téméraires et de fallacieuses découvertes : son génie avait embrassé, d'un seul coup d'œil, le passé et l'avenir de son pays, et avant d'en chanter les exploits, il savait que son œuvre, généralisant sa vision, aurait une répercussion sans fin sur les générations futures.

C'est le visionnaire de la patrie.

Et il commence, en effet, son sublime poème par ces vers :

Vereis amor da patria, nao movido
De premio vil, mas alto e quasi eterno.

(Vous trouverez ici l'amour de la patrie que ne dicte aucun vil intérêt, mais toujours élevé et quasi éternel.)

Camoëns naquit en 1524, à Lisbonne, croit-on, car, comme pour tous les grands génies, plusieurs villes se disputent le lieu de sa naissance : Lisbonne, Coïmbre et Santarem ; mais la probabilité est pour la première. Son père était pauvre, ancien émigré d'Espagne, ayant pris du service en Portugal comme capitaine de vaisseau. Cependant il put faire donner une bonne instruction à Camoëns qui entra, tout jeune, à l'Université de Coïmbre, où il étudia les anciens littérateurs, la philosophie et l'histoire. Son talent poétique le mit tout de suite hors de pair ; et, ses études finies, il entra à la Cour. Ce fut sa perte comme homme, mais ce fut son salut comme poète. Il s'était épris d'une demoiselle d'honneur du palais, Catherine de Athayde, fille d'une très grande et très riche famille. Il la demanda en mariage. Mais, pauvre, la main de la fille riche lui fut refusée. D'un autre côté, la basse jalousie et l'envie le

poursuivirent, et, dénoncé près du roi, il fut chassé de la Cour.

Ici commencent les péripéties d'une existence malheureuse et que poursuit une fatalité implacable. Mais qu'importe! Camoëns a une étoile qui le guide : son génie, et cette étoile ne s'éteindra pas...

Il s'enrôle comme mercenaire pour faire la campagne du Maroc. De poète valeureux, il devient soldat intrépide. Il se bat comme Eschyle et comme Dante, et, à Ceuta, il perd l'œil droit dans la bataille.

Le roi, informé de ses exploits, le fait rappeler. Il rentre à la Cour. La calomnie le poursuit de nouveau. Il ne peut se contenir, et à une procession de la Fête-Dieu, il donne un coup d'épée à un des suivants du roi. Il est condamné pour crime de lèse-majesté et jeté en prison. C'est là qu'il élabore le premier sujet de sa vaste épopée. Rendu à la liberté, il n'a plus qu'un but : voir les rivages où Vasco de Gama a abordé et visiter les vastes contrées qu'il a conquises; et, simple matelot de la flottille portugaise, il aliène sa liberté pour 24,000 reïs (un peu moins de 15 francs), afin d'aller contempler, avant de les chanter, les fameuses Indes Orientales qui avaient enfin rapproché l'Asie de l'Europe, et l'Orient de l'Occident, séparés, fatalement, depuis de si longs siècles.

Sa vie, dès lors, n'est plus qu'une série de rêveries et de combats ; il quitte, à tout instant, la plume pour prendre l'épée ; mais il lui faut, tout de même, plus de liberté pour accomplir sa grande œuvre : il l'avait commencée en prison ; il l'achève dans la plus lointaine colonie de son pays, à Macao, sur les côtes de Chine, où, après toutes sortes de déboires, il avait enfin trouvé une situation lucrative.

Et c'est là, en face de la mer, dans la grotte de Patane, qu'il chante les exploits mémorables des fils de Lusus, et qu'il crée cette épopée maritime des *Lusiades* qui n'a d'égale dans aucun temps, et où tout, invention, récits, évocations, conclusion, est traité et révélé, pour ainsi dire, par un génie spécial qui semble résumer en lui toutes les énergies et tout l'idéal du xv^e^ siècle.

Les voyages et les découvertes de Vasco de Gama, qui, encore une fois, sont l'œuvre d'un grand navigateur et d'un grand homme, deviennent alors, présentés et racontés par Camoëns, la chose la plus grande et la plus sublime qui fût dans les annales de la poésie et de l'histoire. Le vaisseau de Gama et de ses compagnons, dans l'évocation du poète, c'est le vaisseau des Argonautes modernes, rêvant à la conquête, non pas d'une Toison d'or, mais d'un idéal mille fois plus éclatant, car il ne tend à rien moins qu'à ouvrir une nouvelle voie à l'humanité pour ses progrès et ses développements futurs.

Et c'est en faisant intervenir les dieux — les dieux antiques — dans son poème, que Camoëns présente sa haute évocation des *Lusiades*. Dès lors, comme dans Homère, les passions du ciel se mêlent aux combats de la terre, et rien n'est plus suggestif que cette lutte où c'est l'homme qui triomphe du ciel, où c'est le génie qui terrasse le destin.

Le poème commence en plein Océan, et il en a la majesté et la grandeur. Vasco de Gama et ses compagnons sont entre Madagascar et la terre éthiopienne, et veulent, avant d'aller plus au nord, aborder sur la côte d'Afrique. Ils invoquent Jupiter qui leur est favorable. Mais Bacchus craint de voir sa renommée effacée dans les Indes par de nouveaux conquérants, plus pacifiques, mais non moins grands qu'Alexandre, et il combat avec violence leurs desseins dans les conseils du ciel. Vénus et Mars sont pour eux, Vénus surtout, qui déjoue les projets sanglants de Bacchus, et qui, de concert avec les Néréides, guide les navigateurs dans une île hospitalière où ils abordent enfin pour se délasser de leurs fatigues.

Le roi de cette île vient à la rencontre de Gama, et lui demande de lui raconter ses exploits et l'histoire de son pays, et ce sont des pages admirables, et c'est une évocation sublime : toute la vision de Camoëns y éclate et tout son enthousiasme s'y révèle pour célébrer, devant ces étrangers d'un autre peuple et d'une autre race, l'immortelle gloire de sa patrie.

Mais où le génie du poète apparaît et où sa vision s'agrandit encore, s'il est possible, c'est dans l'évocation formidable du géant Adamastor qui personnifie le Cap des Tempêtes, endroit d'horreur et d'épouvante, où ont péri tant de navigateurs.

« Une nuit, dit Vasco de Gama, pendant que nous veillions, assemblés sur la proue, un nuage épais, s'élevant au-dessus de nos têtes, vint nous cacher la vue des astres. C'était une ombre mystérieuse, une apparition formidable et sombre dont la seule vue faisait frémir d'horreur les plus intrépides d'entre nous. En même temps, une rumeur affreuse, semblable aux clameurs bruyantes des vagues quand elles se brisent, se heurtant contre les récifs, frappe nos oreilles, bien que le ciel et la mer ne fissent présager aucune tempête.

— O maître tout-puissant de la vie des hommes, m'écriai-je alors, ô souverain arbitre de nos destinées, de quelle catastrophe cette terreur est-elle le prélude? n'y aurait-il pas aujourd'hui quelque mystère de la nature que ton impénétrable sagesse a voulu réserver à ces solitudes, et dont ta volonté in-

terdit la connaissance aux profanes mortels ! Ce prodige, qui nous frappe d'une religieuse épouvante, annonce un événement plus terrible que le courroux de Neptune et d'Eole. »

« Je parlais, et bientôt nous vîmes se dresser dans les airs un fantôme d'une grandeur extraordinaire : à l'immensité de sa taille répond la hideuse difformité de ses traits. Non, le fameux colosse de Rhodes, qui fut une des sept merveilles du monde, n'égalait pas en hauteur ce spectre formidable ! Une force invincible semble animer ses membres hideux ; sur toute sa personne, sont répandus la brutalité, la cruauté, l'horreur ; son visage est sombre et lugubre, sa tête s'affaisse lourdement sur sa vaste poitrine ; sa barbe est inculte, épaisse et longue, ses yeux étincellent comme au fond d'une fosse obscure d'où partent des flammes pâles, livides, plutôt sanglantes que brillantes ; il a le teint pâle et terreux, les cheveux hérissés, les lèvres noirâtres, les dents jaunes. Il pousse un affreux mugissement qui semble sortir des plus profonds abîmes de la mer ; à cette voix nos cheveux se dressent sur nos têtes ; le sang se glace dans nos veines. On sent que le péril est de ceux que la bravoure humaine ne saurait conjurer, et chacun se demande si le monstre n'a pas résolu de marquer, en cet endroit, notre tombeau ! »

L'évocation d'Adamastor est grandiose ; ses paroles sont formidables ; mais rien n'arrête la vaillance et le courage des héros chantés et grandis par le poète :

— Qui donc es-tu, s'écrie Vasco de Gama, interrompant les sinistres prédictions du monstre ? Ta taille nous étonne, mais tes menaces ne sauraient nous intimider.

Et, ainsi, l'épopée de Camoëns continue, tantôt remplie des souffles impétueux de l'Océan austral, tantôt caressée par le parfum des brises d'un Orient encore inviolé ; et le vaste poème se termine dans le calme du retour. La mer n'a plus d'orage ; le cycle est terminé et Gama et ses compagnons peuvent déposer enfin, après tant de tribulations et d'efforts, leurs trophées, leurs richesses et le résultat de leurs conquêtes, sur l'autel de la Patrie.

Cependant, si le poème de Camoëns finit dans le calme et la sérénité, il n'en est pas de même de la vie du poète. D'abord, cette œuvre géniale faillit être perdue à tout jamais. En revenant à Goa, le vaisseau sur lequel Camoëns était monté fit naufrage, et périt, corps et biens, à l'embouchure du Cambodge. Le poète put, seul, se sauver à la nage, en tenant son manuscrit des *Lusiades*, au-dessus des flots, comme si cette œuvre, inspirée par l'Océan, ne devait pas y être engloutie, et devait surnager, au contraire, aussi bien sur les ondes de la mer que sur les flots de la postérité.

Quant à lui, il mourut à Lisbonne, dans la misère, frappé au cœur par le désastre d'Alcaçar, où le roi, battu par les Maures, fut tué avec la fleur de ses gentilshommes et l'élite de ses soldats.

Camoëns, qui, en visionnaire sublime, avait exalté les efforts et le résultats de héros invincibles, ne put supporter la chute d'autres héros, s'ensevelissant, cependant, dans la gloire, et il mourut véritablement de la chute de sa patrie.

Enseveli dans l'église Sainte-Anne, son corps s'y reposa enfin des tribulations de la vie ; mais comme si la fatalité devait le poursuivre, même après la mort, un tremblement de terre dispersa ses os, et sa cendre fut criblée aux secousses du cataclysme.

Double et sombre symbole qui résume son œuvre et sa vie : le vaisseau qui le portait périt, et son livre fut sauvé ; son tombeau fut bouleversé, mais sa mémoire survit : son livre est éclatant, sa mémoire est immortelle.

EMILE MARIOTTE.

# L'ÉCRITURE ET LA MAIN COMPARÉES

## L'ÉCRITURE DE M. LÉON DAUDET

*J'ai sous les yeux un autographe de M. Léon Daudet, l'auteur de ce livre éloquent et étrange,* Le Pays des Parlementeurs.

*Le jeune et talentueux romancier, qui a su, si vite, se faire une place dans la littérature et porter brillamment le nom illustre de son père, m'a permis de faire l'examen graphologique de son écriture. (Je compte pouvoir compléter cet examen en mettant sous les yeux des lecteurs, dans le prochain numéro de cette revue, la reproduction des mains de M. Daudet et le résultat de mon étude quant à leur forme et quant à leurs lignes. — Je n'ai pas encore vu ces mains ; il me sera, par conséquent, tout à fait impossible de faire aujourd'hui un rapprochement entre elles et l'écriture et c'est au point de vue purement graphologique et détaché de toute autre influence que je vais étudier celle-ci).*

*Elle apparaît, cette écriture, pour l'œil le moins exercé, débordante de hardiesse et de vitalité. — La combativité audacieuse, l'ardeur, l'enthousiasme, ressortent clairement de l'ensemble mouvementé et montant des lignes. — La signature est pleine d'activité fiévreuse. On dirait, pour me*

*servir d'un terme employé avec esprit par un graphologue, on dirait d'un soldat qui monte à l'assaut.*

*Les lettres, pleines à leur sommet, mais dégagées de tout empâtement, presque aiguës, même à leur base, indiquent une volonté massuée, autoritaire et cassante, parfois, dans l'intimité, mais énergique et soutenue, inébranlable dans ses résolutions. — D'ailleurs, les barres des* **t**, *cet indice si vulgarisé mais si précis quant à l'évocation des forces volontaires, les barres des* **t**, *par leur épaisseur et leur élévation au-dessus de la lettre, sont la preuve d'une despotivité intense, du sentiment de la maîtrise et du commandement.*

*Cette faculté d'action, cette énergie résolue, appuyées sur une confiance en soi inébranlable, peuvent amener, par leur excès, une vision exagérée des choses, mais elles donnent du moins la foi dans tous les actes et une personnalité intellectuelle indéniable.*

*J'ai parlé, dans une précédente étude graphologique, de cette qualité de l'intelligence qui s'appelle l'assimilation et dont le signe graphologique se retrouve dans la liaison régulière des lettres entre elles, et parfois, des mots. — Ici, c'est le signe opposé qui nous apparaît. Les lettres sont détachées les unes des autres, presque hachées, et c'est à de rares intervalles que la plume les groupe sans cassure.*

*Le scripteur semble vouloir s'isoler, puiser dans les seules ressources de son esprit, non seulement la conception, mais la forme de ses œuvres: il est* lui-même *et il en a conscience. Son cerveau, riche en créations, voit, trouve aisément les idées, justes ou non, et ne possède que grâce à un effort la faculté raisonnante et réalisatrice. D'instinct, la pensée se complaît aux théories, aux rêves légèrement utopistes, et c'est dans ce cas qu'apparaît l'utilité de la volonté résolue dont je parlais tout à l'heure; son influence heureuse transforme un peu l'idéaliste et lui donne une nuance de positivisme, elle change l'idée en fait, mais ne peut lui enlever son originalité et sa personnalité curieuses.*

*L'épaisseur des lettres que j'ai signalée comme la preuve d'une volonté agissante, est encore indicatrice d'une ardeur extrême dans tous les sentiments, haine ou amour, enthousiasme ou découragement. Les émotions sensorielles et intellectuelles de M. Léon Daudet doivent être vives, fougueuses, irrésistibles: elles peuvent l'entraîner invinciblement à l'oubli (passager) de toute maîtrise de soi, à la violence même, et certainement à l'exclusivisme le plus absolu en affection; mais elles amènent l'oubli de soi, un dévoûment à toute épreuve vis à vis des êtres chers. Dois-je ajouter que ce même signe, joint à la grandeur relative des lettres minuscules, nous prévient que l'auteur de ces lettres est très sensible au bien être et aux joies du confortable, que son activité habituelle est plus acquise que naturelle et que la rêverie, l'amour de la vie facile étaient chez lui des sentiments innés qu'il a combattus et qu'il est quelquefois obligé de combattre encore?*

*De plus, je peux, sûre que je suis d'en retrouver le signe dans la main, indiquer une période de*

[illegible] chez Drumont.
Donnez-moi aussi son
adresse.
Pardon, merci et
tout à vous,
Léon Daudet.
41 rue de l'Université

*chance heureuse, un avenir d'ambition réalisée à M. Léon Daudet.*

*Et s'il m'est permis, en terminant, malgré que je ne connaisse pas l'apparence extérieure du scripteur, de faire un rapprochement entre son tempérament et son écriture, je dirai que je le crois sanguin-nerveux, assez facilement sujet à des troubles dans les voies respiratoires ou dans la circulation du sang.*

FRAYA.

# A TILLY

Tilly, 23 juin 1900.

Au champ Lepetit, les manifestations continuent. Il semble que tout ce merveilleux ait pour but d'entretenir l'attention du public qui passe, des personnes qui viennent de loin et de près prier et remercier pour des faveurs obtenues.

Hier encore, je lisais une lettre relatant une guérison véritablement merveilleuse, et tout naturellement, je rapprochais les faits et les preuves. Cette étude est remplie d'enseignements.

Il a été fait mention, dans l'*Echo du Merveilleux*, d'un phénomène observé avec attention au cours des années précédentes, de cette pluie diamantée qui tombait abondamment dans la pâture de M. Lepetit.

Voici la relation que vient de me faire M. E. M., un témoin des plus sincères qu'on ne saurait récuser:

« Lundi dernier, 17 juin, j'étais entré à la chapelle « pour y prier. J'étais seul. Ma prière terminée je « sortis du petit édicule et j'allai m'installer près de la « barrière qui clôture le champ. Tout à coup, en re- « gardant dans la direction de Fontenay, je vis une « pluie entièrement brillante qui descendait du ciel « devant moi; je ne puis mieux la comparer qu'à des « parcelles d'argent. Cette manifestation dura environ « vingt minutes. Pour m'assurer que je n'étais pas le « jouet d'une illusion, je portai mes regards autour « de moi, et je pus me convaincre que cette « pluie étrange ne tombait que sur un point précis, « derrière l'angle ouest de la chapelle. Au milieu de « cette pluie brillante, je vis une banderolle blanche « liserée de noir sur laquelle je pouvais distinguer des « lettres de forme gothique; je n'ai pu malheureuse- « ment assembler ces lettres pour en interpréter le sens.

« Après cette vision je rentrai dans la chapelle « pour faire une prière de remerciements, et voilà que « la statue de la Vierge, pâle d'habitude, se colore, ses « lèvres deviennent très rouges. Retournant au dehors « à la place que je venais de quitter, je revis la pluie « diamantée et la banderolle. A ce moment je me suis « découvert et j'ai mis un genou en terre. J'ai constaté « alors un dernier phénomène qui m'a vivement im- « pressionné. Une autre banderolle, plus grande que « la première, vint se placer au-dessus de ma tête à la « hauteur du pignon de la chapelle. Après y avoir « séjourné quelques secondes elle repartit par sac- « cades, comme poussée par un vent léger, et se « dirigea dans la pâture vers la place où Marie Martel « va prier d'habitude.

« J'ai suivi la banderolle qui s'arrêta à cent mètres « environ de la clôture et disparut dans le ciel. »

J'ai écrit ce récit sous la dictée du témoin, je me porte garant de sa sincérité; j'ajoute que c'est la première manifestation de cette nature qu'il perçoit. Les visites au champ ne se comptent plus.

Si les beaux jours de l'été conduisent sur le plateau de Tilly quelques nouveaux observateurs, quelques curieux même, il m'est loisible de supposer que de nouvelles manifestations viendront se joindre à celles que je viens de raconter; les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* auront la primeur de ces récits.

X.

Notre directeur passera à Tilly les journées des 6 et 7 juillet et rendra compte de son voyage dans le prochain numéro de l'*Echo du Merveilleux*.

# ÉDOUARD DRUMONT
## et son œuvre dépeints par ses noms

Ayant à plusieurs reprises été frappé des particularités qu'offraient les noms et prénoms de personnages en vue, pour une cause ou pour une autre, je me suis attaché spécialement, pendant un temps assez long, à l'étude analytique des noms propres et de baptême, et cela à l'aide de la science hermétique, ce qui m'a permis de découvrir les affinités merveilleuses qui existent entre les individus et les noms dont on les désigne.

Oui, les noms et prénoms ont une influence considérable sur ceux qui les portent, car ils se rattachent, par les lettres qui les composent, à la mystérieuse loi des *nombres* qui régit inéluctablement les êtres et les choses qui sont dans les univers et les univers eux-mêmes.

Nous allons en trouver un exemple frappant en examinant hermétiquement et kabbalistiquement le prénom d'Edouard Drumont.

1° Edouard. — Les lettres de ce nom de baptême, additionnées selon la méthode hermétique, nous donnent le nombre 9, neuvième lame des arcanes hermétiques : « La Lampe voilée ». Le symbole hiérogly-

phique est le suivant : Un vieillard chemine appuyé sur un bâton, portant devant lui une lampe allumée qu'il cache sous un grand manteau.

Le vieillard personnifie l'expérience acquise au prix des épreuves de la vie ; le bâton est le symbole de la force que possède l'homme prudent qui sonde le terrain avant d'avancer ; la lumière de la lampe est celle de l'intelligence et de la raison qui guide les pas de l'homme sage ; et le manteau représente le mystère et la prudence dont doit s'entourer celui qui a un but.

Dans le monde divin cet arcane symbolise la sagesse émanée de Dieu. Dans le monde spirituel, c'est la prudence qui doit diriger tous les actes de la volonté ; dans le monde physique, c'est l'accomplissement du but matériel au moyen de la prudence et de la volonté forte dirigées par la sagesse.

2° Drumont — Ce nom nous donne la 4e lame : « La Pierre Cubique ». Le symbole hiéroglyphique est celui-ci :

Un homme, le chef coiffé d'un casque couronné, est assis sur une pierre cubique; de la main droite il tient le sceptre d'Isis ; sa jambe droite s'appuie sur la gauche de façon à former une croix.

La pierre, d'un cube parfait, représente la matière asservie, car le casque couronné est le symbole de la conquête et le sceptre d'Isis est la confirmation de la conquête par la possession du pouvoir absolu.

La croix formée par les jambes représente matériellement les quatre éléments et spirituellement la croix elle-même et la puissance formidable de ce signe dont les quatre branches prolongées s'étendent à travers les trois mesures de l'espace, la hauteur, la largeur et la profondeur, pour se perdre dans l'infini que ces branches symbolisent.

3e Les deux noms additionnés donnent la treizième lame : « Le squelette faucheur ».— Le symbole hiéroglyphique représente un squelette armé d'une faulx et tranchant des têtes dans un champ où poussent, au fur et à mesure que la faulx accomplit son œuvre, des mains et des pieds d'homme.

C'est l'emblème de la destruction pour le renouvellement des êtres.

Dans le monde divin, cet arcane représente la création perpétuelle malgré la destruction physique ; dans le monde spirituel, c'est le dégagement de l'esprit par la perte de la matière et, dans le monde physique, la destruction et la mort des choses existantes pour faire place à d'autres.

Si nous appliquons ces trois symboles et leur explication à la vie et à l'œuvre de Drumont, qu'y trouvons-nous ?

Dans le premier arcane se rapportant au prénom Edouard, nous voyons l'homme studieux et prudent qui recueille avec patience tous les documents nécessaires à son œuvre; le bâton sur lequel il s'appuie est la croyance ferme dans l'atteinte du but qu'il s'est proposé, le manteau de la prudence l'enveloppe toujours et lui sert à dissimuler la lumière qui l'éclaire lui-même aux yeux de tous, jusqu'à ce qu'il soit sûr que cette lumière n'éblouira pas ceux qu'il veut éclairer. Dans la « Pierre Cubique », nous voyons celui qui a dompté la matière ; il se repose sur elle, coiffé du casque couronné et tenant en main le sceptre que lui a valu son œuvre ; il domine, il s'impose et la croix que, comme catholique fervent, il a toujours honorée, est sa force et son appui.

Les deux noms représentés par le « Squelette faucheur » donnent encore une idée plus nette de la merveilleuse association de ces symboles.

En effet, qu'est l'œuvre de Drumont ?

C'est la destruction des choses mauvaises établies, pour permettre la naissance et la croissance de choses nouvelles et bonnes ; il détruit pour établir, affrontant lui-même la mort pour atteindre son but, car il sait que la mort n'est que l'affranchissement de l'*Esprit* et ouvre les portes de l'Immortalité.

VANKI.

## CORRESPONDANCE

Monsieur Mery,

Vous accompagnez ma lettre, parue dans votre numéro du 15 juin, d'une critique que je reconnais juste ; je reconnais qu'il n'était pas adroit de ma part de déclarer que je ne m'étais jamais occupé de cartomancie. Mais j'ai cru, et crois encore, que les faits sont tellement évidents et parlent tellement d'eux-mêmes, que toute adresse ou artifice me semblait inutile. N'y a-t-il pas, d'ailleurs, des choses qu'on peut juger et mieux voir à distance avec indépendance, tandis que de trop près le vertige peut vous prendre?

Les lettres de vos divers correspondants me semblent éclairer la question beaucoup mieux qu'une ou plusieurs séances de cartomancie. C'est ainsi qu'en considérant les choses, toujours à distance, nous voyons celui de vos correspondants qui signe C... essayer d'établir que les cartomanciens trouvent dans un demi sommeil la faculté de lire dans la pensée de celui qui consulte.

Mais les deux autres lettres citées, en dehors de la mienne, contredisent formellement ce que cette hypothèse peut avoir de rationnel.

En effet, la première relate l'annonce à dates fixes de morts de différentes personnes, annoncées à une dame qui était loin de les prévoir. Il ne peut être ici question d'une lecture de la pensée.

L'autre lettre, et qui est fort intéressante, relate la prédiction d'un mariage, contre toute prévision. Ce second

fait écarte de nouveau l'hypothèse de lecture des pensées.

Les deux faits n'établissent-ils pas indubitablement que l'avenir, ainsi prédit, ne peut l'être par aucun moyen purement magnétique ou scientifique? Dès lors l'hypothèse de l'*Intelligence invisible* reste seule comme explication.

Cette même lettre de M. Pierre de la Chevalette, après avoir constaté, d'après ses renseignements, que les cartes sont une sorte de prétexte à visions, conclut qu'il y a « suggestion ou plutôt inspiration » « communiquée par des « êtres spirituels qui s'en servent dans un but complexe et « pas toujours à l'avantage de l'avenir éternel des âmes ».

C'est parfaitement rationnel, car il n'y a pas de suggestion sans suggestionneur, ni d'inspiration sans inspirateur. Et les esprits inspirateurs des cartes ne peuvent être que mauvais, malgré certaines apparences contraires. C'est ce que j'ai cru établir.

La cartomancie est, pour ces esprits pervers, un moyen ; mais ce n'est pas leur seule corde, car ils ont bien des procédés similaires de divination. Je vais en donner un exemple, mais auparavant je tiens à dire que je n'appelle pas divination la chiromancie, par exemple, bien qu'elle puisse parfois en tenir. Il n'y a pour moi divination, au sens propre du mot, qu'autant qu'il intervient une *intelligence invisible*; comme dans le fait qui va suivre :

Au mois de décembre 1900, je me trouvais à Biskra en compagnie de deux amis, dont l'un, occultiste, c'est là son seul défaut, nous proposa de consulter un devin qui répondait, paraît-il, à la question qu'on posait mentalement en posant la main sur du sable vierge.

En ce qui me concerne, je n'acceptai que sous certaines réserves que je dirai plus loin.

Il fallait trouver le sable convenable et nous allâmes pour cela loin de la ville, dans le lit de l'Oued-Biskra, avec le devin et un interprète arabe qui nous était dévoué depuis longtemps.

Le devin ayant tracé quelques signes sur le sable, et fait, je crois, une invocation, mon ami B... posa sa main, en demandant, mentalement, s'il découvrirait bientôt une mine très riche qu'il cherchait.

Ayant retiré sa main, le devin aplanit le sable avec la sienne et traça vivement du doigt trois ou quatre rangs de signes, concentriquement, en éventail ; puis, comptant ces signes, en effaçant une partie ; recomptant ceux qui restaient, en effaçant de nouveau ; il parlait et l'interprète nous traduisait. Ce fut long et un peu diffus. Cependant le résumé de ce qu'il exprima en longues phrases peut se traduire ainsi : « Tu cherches quelque chose. — Tu ne trouveras pas maintenant. — C'est du vil métal. — Tu trouveras plus tard. — Je te le donne. »

Vint le tour de mon ami d'A... qui consulta sur une affaire. Les choses se passèrent de la même façon ; et la réponse fut à peu près ceci : « Tu attends ici quelqu'un qui vient de France. — Il va arriver. — Mais il vient aussi une femme après toi. » Ici, mon ami fort surpris s'informa si cette femme était de sa famille ou autre. Il lui fut répondu : « Je ne veux pas le dire, mais elle est déjà en voyage ». Or, quelque temps plus tard, ce fait inattendu de tous fut reconnu exact.

Ce fut alors à moi de poser une question que j'avais préparée ; et je dois dire ici avec quelle réserve.

Convaincu à l'avance que j'allais avoir affaire à un être invisible de l'espèce la plus suspecte, je voulus avant tout n'être pas son obligé afin de ne rien lui devoir ; en conséquence de quoi je cherchai un sujet qui ne touchait en rien à mes intérêts personnels.

Je lisais à ce moment la plaidoirie de Jules Favre, au sujet de la survivance de Louis XVII ; et l'impression que je retirais de ce remarquable document est que sa cause eût été vingt fois gagnée si ce n'eût été le côté politique. Or, malgré cette conviction, quelque doute me restait, ne reposant, il est vrai, sur rien autre chose que sur l'habitude qu'on a d'admettre ce mensonge de l'histoire. Tel fut le sujet de ma question mentale que je formulai ainsi : « Le prince de Bourbon, petit-fils du personnage surnommé Naundorf, est-il réellement le descendant de Louis XVI ? Régnera-t-il ? »

En même temps j'adressai à Dieu cette prière qu'il ne me soit répondu qu'autant que ma question n'était pas blâmable, et que la réponse pût être utile. Et quand je posai la main sur le sable, je fis un effort de volonté pour faire, au nom de Jésus-Christ, défense à cet esprit de répondre un mensonge, car je crois que tout chrétien peut et doit, dans certains cas, commander quelque peu à la façon d'un exorciste, mais sous condition formelle d'un désintéressement complet.

La réponse qui me fut faite fut très longue et je n'y compris rien tout d'abord, parce qu'elle m'était faite à moi, aux lieu et place de celui pour qui je questionnais, et s'adressait à sa famille, alors qu'on me parlait de la mienne.

Il me fut dit : « Il y a dans ta famille un enfant qui vient au monde »... « il est déjà né... » « c'est un fils »... Un peu après l'interprète hésitait à parler, refusait de parler. Ce n'est que sur l'insistance du devin qu'il me dit, en atténuant les choses, par ménagement pour moi, que le devin voyait du sang versé. Tandis que le devin montrait son cou pour indiquer sans doute la décapitation, mon interprète, qui croyait qu'il s'agissait de l'avenir, me disait : « Ce doit être une blessure ; ce ne sera probablement qu'une blessure. »

Puis le devin ajouta : « Tu as déjà été en justice, mais tu n'as pas gagné »... « Tu iras encore en justice, mais il y aura des difficultés »... « Il y aura des gens qui tâcheront que tu perdes »... « Il y en aura aussi qui voudront prendre pour eux ce que tu réclames »... « Mais tu gagneras finalement »... « L'objet en contestation n'est pas de petite importance ; c'est une très belle et considérable propriété. »

Tel fut l'ensemble de la réponse et le seul fait que je ne la compris bien que quelques heures plus tard, écarte encore ici l'hypothèse d'une lecture de la pensée.

Agréez, monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués. H. L.

---

# GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME
## ET DE LA MAGIE
*(Suite)*

**Méditation.** — Action de méditer, de réfléchir sur un sujet ou un objet quelconque. Nous ne dirons que quelques mots de la méditation ; au point de vue occultique, nous ne la considérerons que comme méthode d'entraînement pour la voie mystique ou spirituelle.

Chez les Hindous, par exemple, la méditation comprend quatre stages dénommés respectivement : *Para*, *Pashyanti*, *Madhyamâ* et *Vaikhari*. Les voix et les sons mystérieux (*Anahata Shabda*) entendus par le Yoghi aux premiers stages de la méditation, ne sont entendus que par ceux qui ont développé leurs sens internes spirituels ; seul le quatrième état Vaikhari est perçu par l'oreille physique.

**Médium.** — Personne douée de certaines facultés, qui lui permettent de servir d'intermédiaire entre les êtres invisibles et les hommes. D'après les spirites, le médium serait un individu qui est censé pouvoir servir d'intermédiaire entre les esprits des morts et des vivants ; cela diminue singulièrement le rôle du médium, qui communique non seulement avec les morts, mais avec l'esprit des vivants, etc., etc.

Les Psychistes ou Psychologues anglais et américains substituent, avec raison suivant nous, au terme de médium, celui *d'automatiste*, qui a l'avantage de ne rien préjuger et de désigner tout simplement une personne présentant des phénomènes d'automatisme, c'est-à-dire, involontaires et souvent ignorés du sujet, bien qu'empreints d'intelligence, tandis que dans ces mêmes phénomènes, les spirites ne voient exclusivement que l'intervention des incarnés, théorie reconnue aujourd'hui complètement fausse par la science.

La médiumnité ou faculté médianimique, la faculté automatique variant à l'infini, il existe divers genres de médiums ou automatistes ; cependant on peut ramener tous les genres de médiums à quelques types principaux parmi lesquels nous mentionnerons : les typtologues, les écrivains, les moteurs, les auditifs, les voyants, les parlants, les matérialisants, les incorporants, les guérisseurs, les somnambules, les psychomètres, les pneumatographes.

Bien que ces diverses dénominations appliquées aux médiums qualifient leurs divers genres, nous définirons cependant les principaux ; on nomme :

*Médium typtologue*, celui au moyen duquel des meubles de bois, tables, etc., produisent des coups, de petits craquements ou sonorités.

*Médium écrivain*, celui dont la main écrit mécaniquement sur le papier, l'ardoise ou un objet quelconque, et cela sans que la volonté de l'écrivain participe en rien dans cet acte ; il y a des médiums écrivains auditifs ; ceux-ci entendent non par l'oreille, mais par le grand sympathique, par l'épigastre ; d'autres entendent comme une légère voix à côté d'eux ou derrière eux.

*Médium matérialisant*, celui qui a la faculté de faire paraître des fantômes ou des parties de fantômes : pieds, mains, têtes, etc.

*Médium incorporant*, celui qui peut prêter temporairement son corps à un invisible et qui alors parle et agit par lui : l'Ange Gabriel avec Mlle Couesdon ; Julia avec Mme Lay-Fonvielle, etc.

*Médium guérisseur*, celui qui en imposant les mains sur des malades les guérit de leurs maux : le zouave Jacob était un guérisseur de première force ; nous lui avons vu accomplir dans sa petite maison d'Auteuil de véritables guérisons merveilleuses.

Beaucoup de magnétiseurs et tous les thaumaturges sont des médiums guérisseurs.

*Médium pneumatographe*, celui qui a la faculté d'obtenir de l'écriture, des dessins même ou des vignettes graphiques directement, c'est-à-dire sans le secours de sa main, ni de celle d'aucune autre personne naturellement ; par exemple, de l'écriture directe entre deux ardoises réunies entre elles par de petites ficelles scellées avec un cachet de cire ; un seul petit bout de crayon à ardoise d'un demi-centimètre étant placé entre les deux tablettes ; tels Eglinton et Slade, médiums bien connus en Angleterre et sur le continent européen.

**Médiumnité.** — Faculté que possèdent les médiums (*voir l'art. précéd.*). La médiumnité n'est pas un fait du hasard ni une marque de développement intellectuel pour celui qui la possède ; c'est une faculté qu'on a en soi, de même que certaines personnes sont bien douées pour les arts, peinture, musique, sculpture, etc. Ajoutons cependant que, de même que les artistes sont généralement des natures bien douées et parfois médiums inconscients, de même des personnes possédant des qualités morales, peuvent faire de bons médiums, parce que morales Evidemment chez tous les hommes intervient la loi de **Karma** (voy. ce mot) qui attribue à chacun son lot, le lot que lui ont nécessité ses bonnes œuvres.

(*A suivre*) JEAN DARLÈS.

# ÇA ET LA

*Une fausse ressuscitée*

Nous avons, dans notre avant-dernier numéro, rapporté, d'après un journal de La Roche-sur-Yon, un cas étrange de catalepsie. Il paraît que le fait était faux. Voici la lettre que nous recevons à ce sujet :

Le Bourg-sous-la-Roche.

Monsieur le Directeur,

Dans un de vos derniers numéros, vous avez raconté un fait absolument faux, concernant Mlle Vert, de La Roche-sur-Yon, qui, prise un certain temps pour morte, serait revenue ensuite à la vie et se porterait à merveille pour l'instant. L'article était intitulé : *La morte ressuscitée*. Non seulement il ne s'est rien produit que de normal à la mort de cette jeune fille (sauf une souplesse et une certaine cha-

leur des membres, persistant davantage que dans les morts ordinaires) mais elle a été, dès le lendemain, bien et dûment enterrée : elle n'est donc ni vivante ni ressuscitée. J'ai tenu à vous faire connaître cette erreur, Monsieur, car votre *Echo du Merveilleux* m'intéresse vivement, et j'ai pensé vous rendre service.

Recevez, Monsieur Mery, l'assurance de ma considération distinguée, et pardonnez la liberté que j'ai prise de vous avertir.

A. DAUBERT.

Bourg-sous-la-Roche (Vendée).

*Un livre pour rien*

Sous ce titre suggestif : *Les grands événements du* XX$^{e}$ *siècle en France et en Europe*, Vanki, avec d'anciennes prophéties prises au hasard des temps, explique et détaille, de façon éminemment intéressante, ce qui doit arriver au commencement du XX$^{e}$ siècle.

Nous mettons cet opuscule, gracieusement, à la disposition de nos lecteurs : il leur suffira de nous envoyer 15 cent. pour le prix du port.

*Une citation de Victor Hugo*

Nous retrouvons cette citation de Victor Hugo, écrite en 1853 :

« La table tournante et parlante a été fort raillée. Parlons net, cette raillerie est sans portée. Remplacer l'examen par la moquerie, c'est commode, mais peu scientifique. Quant à nous, nous estimons que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes ; la science est ignorante et n'a pas le droit de rire ; un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. L'inattendu doit toujours être attendu par la science. Elle a pour fonction de l'arrêter au passage et de le fouiller, rejetant le chimérique, constatant le réel. La science n'a sur les faits que son droit de visa. Elle doit vérifier et distinguer. Toute la connaissance humaine n'est que triage. Le faux compliquant le vrai n'excuse pas le rejet en bloc. Depuis quand l'ivraie est-elle prétexte à refuser le froment ? Sarclez la mauvaise herbe, l'erreur, mais moissonnez le fait et liez-le aux autres. La conscience est la gerbe des faits.

« Mission de la science : tout étudier, tout sonder. Tous, qui que nous soyons, nous sommes les créanciers de l'examen ; nous sommes ses débiteurs aussi. On nous le doit et nous le devons. Eluder un phénomène, lui refuser le paiement d'attention auquel il a droit, l'éconduire, le mettre à la porte, lui tourner le dos en riant, c'est faire banqueroute à la vérité ; c'est laisser protester la signature de la science... »

# La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B*** AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J. C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS.

## CHAPITRE HUITIEME (*Suite*).

Ces passages, récités en latin, le faisaient frissonner. Quant à mon front, il le redoutait de plus en plus. Et le jour de la Pentecôte, je remarquai qu'il ne redoutait pas moins mon cœur. Voici pourquoi : pendant ma messe, je fus inondé de consolations telles, qu'au *Pater*, je pouvais à peine comprimer mon émotion.

Cette faveur laissa en moi des traces merveilleuses car étant allé voir Cantianille aussitôt après, j'appris d'elle, après une foule de questions, que mon cœur était resté semblable à un charbon ardent. Le soir, pendant les exorcismes, je présentai mon cœur au démon, comme auparavant je lui présentais mon front. — Oh ! ce cœur, ce cœur, s'écria-t-il, avec rage, quelle saleté de cœur !... Ote-moi cela, je ne veux pas le voir. »

Et pendant l'octave de la fête, je pus me servir avantageusement contre lui de cette arme nouvelle. Mais ce qu'il craignait le plus, c'était la prière. Il ne pouvait supporter que ma mère priât à côté de lui. — « Veux-tu te taire, lui disait-il, je t'ordonne de te taire » — Il était furieux de voir qu'elle s'agenouillait devant Dieu, et que lui on ne le craignait nullement. — « Voyez donc ce calme ! et il regardait mes parents. Ça vient de communier ce matin ; et ça n'a pas peur de moi..... Monstres, tremblez, tremblez ! Je suis le seigneur Lucifer. » — Le pauvre diable en était pour ses peines et pour ses menaces, nous continuions à ne pas trembler et à prier le mieux possible.

Aussi, n'y avait-il rien qu'il n'employât pour nous distraire. Tantôt il contrefaisait telle ou telle personne, chantant, par exemple, le *Miserere* sur le ton nasillard d'un vieux moine, et se plaignant de ce que personne ne voulait lui donner de leçons de chant ; ou bien, battant la mesure comme notre maître de chapelle, ou nous faisant les plus laides ou les plus ridicules grimaces ; ou encore me racontant d'une manière très piquante les anecdotes les plus drôlatiques. Quand nous nous mettions à rire malgré nous, il était content ; car je ne pouvais plus ni bien prier, ni donner à ma volonté l'énergie qu'il redoutait. C'était pour lui un moyen de gagner du temps. Puis tout à coup il redevenait furieux, atroce : « Ah ! tu veux de la force, monstre, scélérat, brigand. Eh bien, en voilà ! » — Et le combat recommençait avec une nouvelle violence

Mais, en aucune circonstance, il ne se montrait plus affreusement cruel que lorsqu'il avait rendu quelques pactes.

Il n'y a pas de termes, pour peindre cette rage. Une nuit, nous lui en avions pris deux ou trois. Il se mit à sauter, à s'agiter en tous sens sur le fauteuil où nous l'avions garrotté, se jetant à droite, à gauche, en avant, en arrière, avec une violence que nous ne pouvions modérer ; abandonnant sa victime, puis revenant aussitôt l'agiter encore, raidir et crisper tous ses membres, et cela pendant deux heures, sans que nous pussions l'en empêcher. Et tout en l'agitant, il riait de nos douleurs et des siennes, blasphémant, chantant, défiant Dieu et ses anges ! Comme j'aurais voulu l'écraser !.... Un instant, Cantianille vit la sainte Vierge et Notre Seigneur s'approcher d'elle avec bonté. Cette vue la ranimait un peu. — « Non, elle ne les verra pas, s'écria Ossian, revenant aussitôt comme un furieux ! Non, elle ne sera pas soulagée ! »

— Et il lui faisait expier durement cet instant de repos.

Un peu plus tard, comme il venait de la quitter, nous la vîmes tout à coup épouvantée dans ses souffrances, par quelque chose qu'elle venait d'apercevoir.

— « Oh ! quel combat », s'écria-t-elle en détour-

nant la tête!... Quelques secondes après Ossian revenait avec un redoublement de rage. — « Qu'est-ce qui t'est donc arrivé? lui dis-je, en me moquant de lui. Tu as été battu? — Parbleu s'il s'en mêle, celui-là! me répondit-il; — et il se mit à insulter son vainqueur, qui paraissait être resté un peu au-dessus de lui.

Pauvre Cantianille, dans quel état se trouvait-elle, après être restée ainsi cinq à six heures sous l'étreinte de deux forces contraires, celle des démons et la nôtre! Que de contusions! Que de meurtrissures .... Aussi dans ces horribles souffrances, était-elle souvent prise de délire et de désespoir au point de se meurtrir elle-même! Combien de fois nous a-t-il fallu toute notre vigueur, pour l'empêcher de se déchirer la poitrine!

Cependant nous n'étions pas sans consolations au milieu de nos douleurs! Pendant ces scènes épouvantables, la sainte Vierge, Notre-Seigneur et sainte Magdeleine, patronne de Cantianille, étaient toujours à ma droite, invisibles pour nous, mais visibles pour elle et les démons, et leur présence nous encourageait puissamment.

Je vois encore les démons arrivant dans le corps de leur victime, tourner leurs regards furieux vers ces augustes témoins; les maudire, les accabler d'outrages, de sarcasmes et d'odieux blasphèmes; leur montrer le poing et les défier. Que Dieu est patient! Quelquefois, mais rarement, c'était par de ridicules bouffonneries qu'ils accueillaient ces divers personnages.

Un jour, Ossian n'en avait pas encore parlé, quand, se tournant subitement vers ma droite, il les aperçut. — « Eh! bien, me voilà dans de beaux draps, moi », s'écria-t-il en éclatant de rire; — mais à ce rire succédèrent bientôt ses blasphèmes ordinaires.

Quand Lucifer vint remplacer Ossian, comme je le dirai plus tard, saint Michel arriva aussitôt. Je vis Lucifer le regarder un instant avec une froide colère.

— « Ah! c'est toi, lui dit-il, je te connais. » Et, comme a dit quelque part Lacordaire, son geste acheva sa parole... Saint Michel étant, pour ainsi dire, l'ennemi personnel du prince des enfers, avait attendu qu'il vînt, pour venir lui-même. A partir de ce moment, il fut presque toujours présent aux exorcismes.

Ce qui irritait les démons dans cette présence de Jésus, de Marie et de Magdeleine, ce n'étaient pas seulement les secours, mais encore les témoignages d'affection que nous en recevions. Une fois, Ossian venait de blasphémer violemment contre eux, quand il disparut sans que nous sussions pourquoi. Cantianille, revenue à elle-même, nous indiqua l'endroit précis où se tenaient ceux qu'il avait insultés ainsi, et nous nous prosternâmes à leurs pieds. Un instant après elle me disait avec bonheur :

— « Oh! comme ils vous aiment! Mon père que vous êtes heureux!... Comme ils aiment vos parents!» Elle n'ajouta rien. Ossian était déjà revenu plein de rage, et, s'élançant contre nous : — « Ah! il faut que je voie ça, moi! Il faut que je voie votre bonheur!... Et ce monstre-là me fait partir exprès!... Eh bien, non, il ne vous embrassera pas, je saurai bien l'en empêcher. . »

Quant à Cantianille, lorsqu'elle avait souffert ce que la justice de Dieu était forcée d'exiger, Jésus s'approchait d'elle, touchait du doigt son corps si malade et aussitôt la douleur était calmée. Nous la voyions alors, elle qui se tordait auparavant sous l'étreinte de la souffrance, nous la voyions s'arrêter tout à coup, attacher ses regards reconnaissants sur son invisible sauveur et verser d'abondantes et bien douces larmes. Puis, en me penchant vers elle, je l'entendais murmurer :

— « Oh! merci, merci, mon bien-aimé! Que tu me rends heureuse! Oui, oui, tout ce que tu voudras! J'accepte tout... »

Un jour, Notre-Seigneur lui parlait de sa délivrance. — « Mon bien-aimé, lui dit-elle tout bas, je te le promets, toutes mes élèves communieront en action de grâces. Oh! que je veux leur faire du bien!... » Elle offrait encore ses souffrances pour certaines âmes du purgatoire.

— « Encore cent ans! disait-elle un soir, que c'est long pour elle! Accepte donc mes souffrances! » Puis elle semblait écouter une réponse. — « Tu veux bien? Oh! quel bonheur!... mes souffrances et trois messes... Oui, je les lui demanderai... Il est si bon. Il ne me les refusera pas. Oui, oui, je veux bien souffrir.. Tout, tout pour elle..... »

Et la pauvre femme était bien exaucée!.. Un instant après, le démon revenait en elle, la torturer encore. Puis, après son départ, nouvelle crise, terrible, affreuse... Et aussi, nouvelle extase!... — « Merci! merci! Tu acceptes mes souffrances pour quatre-vingts ans. Elle n'en a plus que vingt, et trois messes!... Laisse-moi souffrir encore!... Et sa troisième crise achevait de payer la rançon de cette âme!.. Restaient les trois messes à dire. Je les commençai dès le lendemain, et pendant les exorcismes qui suivirent la troisième, Cantianille eut, dans un de ses admirables ravissements, le bonheur de voir du ciel cette âme qu'elle aimait tant!....

Quelle bonté de la part de Dieu!... Un mot encore, pour montrer à quelles précautions toutes maternelles cette ineffable bonté voulait bien descendre. Une nuit, Cantianille, après ces crises, était tellement abattue, que, couchée sur le matelas où nous l'attachions, elle n'avait pas même la force de lever les yeux.

Je la vis les porter doucement à côté d'elle. Ne pensant pas que Notre Seigneur et sa mère fussent là, puisque toujours ils étaient à côté de moi, je voulus lui parler. — « Laissez-moi, me dit-elle; les voilà tous trois assis par terre, parce que je ne peux pas lever les yeux pour les voir. »

Quand, après ces moments de repos, je voulais faire revenir le démon pour essayer de lui arracher encore quelques pactes, le plus souvent je ne priais pas moi-même, mais je faisais prier Cantianille, ou du moins, je la forçais à dire quelques mots de l'*Ave Maria*. Le démon avait si peur de la voir prier, qu'il arrivait aussitôt. — « Non elle ne priera pas! Non, elle n'achèvera pas Je ne veux pas qu'elle prie, moi. » — Et même, il n'attendait pas qu'elle eût commencé. Un jour, je voulais que Cantianille récitât l'*Ave Maria* en

grec, pour voir si le démon comprendrait cette langue, et, sans la prévenir, je lui dis : « Répétez après moi : Kaïre..... Kekaritôméni. » — Je passai le mot Maria pour ne pas éveiller son attention. La précaution était inutile ; car à peine avais-je prononcé deux mots, que le démon était déjà revenu. — « Ah ! tu crois m'attraper avec ton grec ! je le sais mieux que toi, imbécile. »

Telles étaient les scènes dont nous fûmes témoins et auteurs, du 25 avril au 10 ou 15 juin, et dont Dieu récompensa les fatigues et les tristesses, par la conquête de vingt-sept pactes. Dès le 1er juin, nous avions appris que les démons en possédaient encore cinq ou six puis ceux-là rendus, nous en découvrîmes encore d'autres. Et enfin nous parvînmes à en connaître le nombre exact : quarante-neuf...

Sur ces quarante-neuf, Ossian en rendit vingt-quatre, Lucifer un, Samson deux. Quant aux vingt-deux autres, nous les obtînmes avec moins de peine, Dieu ayant employé, pour nous les faire rendre, un moyen dont je parlerai plus tard

Connaissant cette violence des démons, on comprendra sans peine que j'aie demandé du secours. Hélas ! pourra-t-on comprendre que je n'en aie pas obtenu ? Le démon manifestait une grande haine contre celui de mes confrères qui avait précédemment exorcisé Cantianille. Dans ses lettres, il me disait souvent : — « Ton Dieu infâme me force à t'écrire que si tu avais B... avec toi, tu serais beaucoup plus fort. Aussi, je saurai bien l'empêcher de venir. » — Et pendant les prières il paraissait épouvanté toutes les fois que je manifestais l'intention de m'adjoindre cet aide. Avec la permission de Cantianille je priai donc cet excellent ecclésiastique de venir m'aider. Mes parents et moi, nous étions si fatigués ! Malgré son dévouement il crut devoir refuser ! Je lui montrai les lettres d'Ossian. « C'est un menteur », me répondit-il. D'après ce principe, il refusait toujours.

Enfin il consentit à ce que je demandasse pour lui les pouvoirs d'exorciste. Mon évêque me fit répondre qu'il me continuait les miens, mais qu'il ne permettrait à qui que ce fût de me prêter secours. J'insistai.

Nouveau refus... Une troisième lettre obtint enfin une meilleure réponse. M. B... pourrait m'aider, mais simplement comme témoin. Je restais seul chargé et responsable des exorcismes. Je ne demandais rien de plus, quand j'appris que cette réponse avait été suivie de conseils dont le résultat fut, que mon confrère ne m'aiderait pas. Cependant, je l'en suppliai encore, et il vint assister pendant deux heures à une séance. Le lendemain matin, il disait à mon père : — « On ne peut pas laisser une créature humaine dans cette position-là. » — En effet, son zèle lui fit écrire à un des grands vicaires une lettre dont mes parents et moi attendions le meilleur résultat. Le résultat fut qu'il ne reparut plus aux exorcismes. Je n'en fus que médiocrement surpris, car la veille du jour où il me notifia ce refus définitif, Ossian m'avait écrit : « Maintenant je ne crains plus B..., je sais qu'il ne viendra pas. »

Sur ces entrefaites, un grand vicaire de Sens étant venu à Auxerre, j'allai le trouver, le priant d'assister au moins une fois à ces scènes épouvantables, afin qu'il pût en juger par lui-même. Il refusa, parce qu'il n'était pas convaincu de la possession et que, du reste, les exorcismes duraient depuis trop longtemps ; et puis, je les faisais la nuit dans ma chambre ! Je me permis de lui répondre : Que leur longue durée venait précisément de ce que je n'avais pas d'aide ; que j'avais choisi la nuit à cause de mes occupations, et ma chambre pour sauver la réputation de Cantianille. Et j'ajoutai : « Si j'abandonne cette pauvre femme sans achever sa délivrance, les démons et le désespoir la rendront capable de tout dire et de tout faire contre moi ». Il le comprit parfaitement, mais sans consentir à ma demande. Je continuai donc, seul avec mes parents, sans autre secours que celui de Dieu sur lequel je comptais d'autant plus que j'avais fait tout mon possible pour obtenir le secours humain qu'il désirait.

Depuis, je ne fis plus aucune démarche ; mais le démon m'ayant prédit les dangers de l'avenir, je pris, de concert avec mes parents, la résolution de ne reculer devant rien, pas même devant l'interdit ni la mort, pour sauver cette pauvre âme.

Disons maintenant quelques mots des démons que les exorcismes m'ont mis à même de connaître. Cette légion, maîtresse de Cantianille, était la première de toutes. Comme les autres, elle se composait, en dérision des douze Apôtres, de douze démons commandés par un chef nommé Ossian, soumis lui-même au chef suprême, le seigneur Lucifer. Celui des douze qui vint le premier et le plus souvent dans le corps de Cantianille fut Ossian. Pendant un mois, nous n'eûmes affaire qu'à lui. Mais un jour qu'il avait disparu subitement, un autre arriva aussitôt. — « Tu crois que je suis Ossian, me dit-il. Eh bien ! apprends que je lui suis bien supérieur. C'est moi le seigneur Lucifer ! » — Tout déconcerté du rire moqueur avec lequel j'accueillais Sa Majesté, il le fut bien plus encore lorsque je me permis de lui commander. — « On ne m'avait pas dit, me répondit-il, que tu avais une volonté de fer ». — En effet, Ossian ne se vantait pas de ses défaites, au contraire ; nous apprîmes par Lucifer qu'aux yeux des autres il se faisait toujours passer pour victorieux. Aussi son maître fut il tout surpris de ne pas nous trouver aussi timides qu'il s'y attendait, et surtout d'apprendre qu'Ossian, l'invincible, avait rendu des pactes. — « Il en a rendu ! Il en a rendu ! » répétait-il avec autant d'étonnement que de colère. — « Oui, il en a rendu vingt-quatre ! » Lucifer était furieux. Il jura qu'Ossian serait puni, qu'il le ferait mettre au cachot, qu'il lui ferait donner les étrivières... que sais-je? (1) Aussi Ossian ne reparut pas pendant quinze jours, et toutes les fois que nous demandions à quelques démons ce qu'il était devenu : « Il est en prison ! » nous répondaient-ils.

Le seigneur Lucifer avait bien juré que, pour lui, il ne rendrait jamais de pacte, et pendant quelque temps il tint sa promesse. Il était plus fort qu'Ossian, se défendait mieux et laissait dans le corps de Cantia-

(1) Assurément, il ne faut pas prendre ces paroles dans le sens naturel, puisqu'en enfer, il n'y a ni cachots, ni étrivières, mais dans un sens métaphorique ; elles sont vraies comme toutes les expressions de cette sorte, employées pour mettre le merveilleux surnaturel à la portée de notre intelligence.

nillé des traces plus douloureuses (traces qui le firent reconnaître par elle quand il vint pour la première fois). Cependant, un jour, après plusieurs heures de luttes inutiles, nous parvînmes à lui en arracher un. Je renonce à décrire son désappointement et sa rage... — « Tu m'en a pris un? A moi!... disait-il tout haletant... A moi! A moi! Mais je n'oserai jamais retourner en enfer. » Et il s'en vengeait sur Cantianille... Il partit enfin, et ne daigna plus venir se mesurer avec des ennemis si peu dignes de lui...

(*A suivre*).

# A TRAVERS LES REVUES

UNE AUTRE MAISON « HANTÉE » A TURIN

Nous découpons dans la *Revue des Etudes psychiques* les extraits qu'on va lire. C'est d'abord un article (du 10 mai) de *La Stampa* de Turin, l'un des plus importants journaux d'Italie.

Un fait étrange, qui ferait croire au retour des esprits, s'est réalisé, dans l'après-midi d'hier, dans un petit logement composé de deux mansardes dépendant de la maison sise au nº 6 du cours Valdocco.

Dans ces deux mansardes, habite depuis longtemps déjà un certain Juvénal Menardi, avec sa femme et leurs enfants.

Cet homme, vers 5 heures du soir, vit avec surprise plusieurs petits meubles qui bougeaient; après quoi, une quantité d'objets et d'ustensiles de cuisine qui se trouvaient sur la cheminée, ou qui étaient suspendus aux parois, se détachèrent et tombèrent par terre avec fracas.

Chacun peut se figurer l'épouvante de ces braves gens. M. Menardi, après avoir donné l'alarme aux voisins, se rappela que, dans cette même maison, au premier étage, se trouve le commissariat de police du quartier Montcenis; alors, il descendit quatre à quatre les marches de l'escalier et alla chez les agents pour les informer de l'aventure et leur demander assistance.

Un agent monta aussitôt aux deux mansardes, où, non seulement il put constater le désordre des objets qui les garnissaient, mais encore il put voir, tout aussi bien que le virent les membres de la famille Menardi et quelques voisins qui étaient accourus, un fer à repasser se détacher de la cheminée et tomber sur le parquet.

On ajoute même que, quelques instants après, un pot rempli de lait, sans avoir été touché par personne, se renversa et se vida.

Est-ce que les fondements de la maison ne seraient peut-être pas solides?

En attendant, le bruit de ce qui était arrivé se répandit en un clin d'œil, et l'on accourut de toute part assister à ce spectacle. Mais M. Menardi et sa famille, très impressionnés, ne voulurent plus rester dans le logement; ils le fermèrent et s'en allèrent tous — les uns dirent à l'auberge, les autres, chez quelques parents — et pour le moment on n'en sut pas davantage.

Mais, le jour suivant, la *Stampa* revenait sur l'affaire :

Dans l'après-midi d'hier, nous avons fait une visite à la maison du cours Valdocco, afin d'assister, si c'était possible, à quelques-uns des phénomènes dont on avait parlé.

Le logement de M. Menardi, se trouve au troisième étage; il est composé de deux chambres. La première est coupée en deux par une cloison de toile, couverte de papier de tenture. Cette pièce sert en même temps de cuisine et de chambre à coucher pour les enfants les plus âgés. Outre le lit, il y a une petite table, un berceau, un baquet pour la lessive et quelques autres petits meubles de ménage. Dans la deuxième pièce, plus grande que la première, l'on voit un grand lit, une forte table, un guéridon, un sofa, deux garde-robes, une table de nuit, une commode et un lavabo.

Naturellement, sur les parois se trouvent — ou plutôt se trouvaient — plusieurs petits tableaux, dont quelques-uns de caractère profane, d'autres de sujets religieux — entre autres la *Vierge dans le désert*.

Quand nous arrivâmes, aucun membre de la famille Menardi n'était dans l'appartement. Le mari, qui est coiffeur de son métier, se trouvait au travail dans la boutique de la rue du Prince Amédée, où il est employé; la femme était sortie pour conduire chez sa sœur, qui habite dans le quartier de Vanchiglia, trois de ses enfants, dont la première, *Vigia* (1), est âgée de onze ans; le second, *Pierino*, a sept ans, et le troisième, dont nous oublions le nom, a tout juste trois ans.

En sortant, Mme Menardi avait laissé la clef au concierge, M. Adolphe Schiappa, afin qu'il pût introduire dans le logement les visiteurs qui se seraient présentés. En effet, lorsque nous sommes entrés dans l'appartement, nous y avons trouvé, outre le concierge, plusieurs autres personnes, attirées par la nouvelle parue dans les journaux.

Le parquet des deux chambres est presque couvert de fragments de poterie et de bouteilles.

Pendant que nous examinions ces débris, nous vîmes arriver une bonne vieille, Mme Thérèse Francesetti, qui portait en ses bras le dernier fils de M. Menardi, un beau poupon de 6 mois à peine.

Mme Francesetti avait assisté à l'apparition des premiers phénomènes — et voilà presque littéralement le récit qu'elle nous fit :

« Je me trouvais dans le logement, assise là-bas près de la fenêtre. J'étais en train de coudre. Tous les enfants Menardi étaient avec moi : la maman était sortie pour acheter du lait.

« Tout à coup — il était 4 heures et demie à peu près — je vis le guéridon se renverser. Tout d'abord, j'ai supposé que c'était à cause du vent; je redressai la petite table et je me remis au travail. Un instant après, voilà que le guéridon tombe encore; je le redresse de nouveau. La même chose se répète plusieurs fois encore; alors, impatientée, mais toujours persuadée que tout cela était déterminé par un courant d'air, je portai le guéridon dans un autre coin de la chambre.

« Alors le petit meuble ne tomba plus. Seulement, quelques instants plus tard, à mon grand ébahissement, j'entendis tomber un vase en porcelaine qui était sur la cheminée. Le vase vola en éclats. Je me levai aussitôt pour voir de quoi il s'agissait, mais voilà une bouteille qui saute à son tour et se brise sur le parquet.

« Alors, je pris tout ce qu'il y avait de fragile sur la che-

(1) Diminutif de Louise.

minée et je le mis sur la grande table, qui se trouve au milieu de la chambre.

« Je croyais avec cela que tout serait fini. Il n'en était rien. Verres, bouteilles, pots de cuisines, etc., se prirent l'un après l'autre à sauter par terre.

« Ne sachant plus que penser de ce mystère, je dis à Vigia : *Va subit'ncontra tóa mare è disje d'vni a ca subit subit* (1).

« En effet, Mme Menardi ne tarda pas à arriver ; mais il ne fut pas nécessaire de lui expliquer de quoi il s'agissait, puisqu'à peine était-elle entrée qu'elle vit tomber le réveil-matin et la table de nuit. Alors, épouvantée, elle commença à crier ; plusieurs voisins accoururent ; entre autres le concierge, Adolphe Schiappa, et l'agent de police Andreis. »

Ces deux hommes racontent qu'à peine entrés ils virent, dans la première chambre, une grosse tasse remplie de lait, se renverser et se briser. En même temps tombait aussi une table.

L'agent Andreis ouvrit un placard où se trouvaient plusieurs objets de cuisine, parmi lesquels un petit seau rempli d'eau. Après avoir regardé ce qu'il y avait, il referma la porte ; mais à peine avait-il tourné le dos, que la porte se rouvrit, le seau tomba à terre et l'eau se répandit sur le parquet.

Un instant après — à ce que racontent les voisins — un gros fer à repasser, qui était sur la cheminée de la première chambre, tomba, lui aussi, à quelques pas de là ; on le remit à sa place, mais il reprit le chemin du plancher, à plusieurs reprises, en présence des différentes personnes.

Une marmite placée sur la cheminée, et qui contenait des pâtes alimentaires pour le souper, se renversa ; le contenu se répandit sur le plancher et en partie aussi dans un panier où il se trouvait hier encore.

A la vue de tels événements, Mme Menardi envoya chercher son mari, et en même temps un prêtre.

L'abbé Valimberto, vicaire de la paroisse de Cormine, ne tarda point à arriver. La scène nous a été relatée par une voisine — une certaine Mlle Kreifemberg.

— Lorsque l'abbé arriva, je me trouvais dans l'appartement des Menardi avec d'autres personnes. Le prêtre bénit les deux chambres. Nous étions à genoux et nous répondions aux prières. Quelques femmes tenaient à la main de ces branches d'olivier qu'on distribue le dimanche des Rameaux. Lorsqu'il eut achevé les prières, le prêtre fit verser dans un verre de l'eau bénite ; on plaça le verre sur la table, où se trouvaient plusieurs autres objets, parmi lesquels une petite statue de la Vierge. Tout à coup cette statue tomba au sol et se brisa. Le verre d'eau bénite alla lui tenir compagnie.

Les phénomènes vandaliques continuèrent ensuite sans trêve, même après que M. Menardi fût rentré ; alors, épouvantée, toute la famille s'en alla passer la nuit chez des parents.

Deux frères, MM. Sosso, qui habitent les chambres situées sous celles de la famille Menardi, nous assurèrent que, pendant la nuit, ils avaient entendu des bruits ; mais ils ne sont pas tout à fait sûrs qu'ils venaient des chambres au-dessus d'eux.

Ce qui est certain et visible, c'est que dans tout l'appartement il ne reste plus un objet en verre ou en terre intact, si ce n'est un miroir et une carafe. Tout a été réduit en miettes, y compris la lampe à pétrole.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que dans toute cette grande maison on ne cause que de cela : d'ailleurs, il en est de même aussi dans le reste de la ville.

Tout n'était pas encore fini. Le jour après, la *Stampa* publiait la suite de l'étrange odyssée :

La nuit passée, Mme Menardi et ses enfants dormirent chez des parents, comme la nuit précédente.

Restèrent dans l'appartement M. Menardi, son beau-frère, et un ami de la famille.

Ils s'enfermèrent tous les trois dans le logement et comme ils n'avaient plus de lampe à pétrole, puisqu'elle avait été brisée comme le reste, ils allumèrent une bougie. Mais quelque temps après — à ce que racontent les voisins unanimement — la bougie s'éteignit et ces trois hommes restèrent dans l'obscurité. Ils rallumèrent immédiatement la chandelle, mais bientôt un souffle mystérieux l'éteignit derechef.

La même farce se répéta ensuite, de temps en temps, si bien que l'ami de la famille, fort impressionné, ne voulut plus rester là, et partit.

M. Menardi et son beau-frère tinrent bon jusqu'à ce qu'il leur restât des allumettes pour rallumer la bougie. Quant la provision fut épuisée, ils ne voulurent pas demeurer dans les ténèbres et ils sortirent tous les deux.

Cette pauvre famille Menardi est vraiment dans un piteux état. La mère — une femme bien portante et robuste — est énervée et pleure tout le temps ; les enfants, surtout la plus âgée, sont fort effrayés. M. et Mme Menardi, vu l'état de la fillette, ont décidé de l'envoyer à Dronero, chez des parents.

Enfin, on lisait dans le même journal :

Afin de satisfaire à la curiosité légitime de ceux parmi nos lecteurs — et ils sont légion — qui se sont vivement intéressés aux phénomènes survenus, la semaine passée, dans le logement de la famille Menardi, nous avons été chercher de nouveaux renseignements chez le concierge de la maison.

M. Schiappa nous dit qu'il n'était plus rien arrivé de remarquable. La famille Menardi ne s'est pas encore réinstallée d'une manière définitive dans l'appartement.

Hier encore, plusieurs personnes ont été visiter les deux chambres dans lesquelles se réalisèrent les mystérieuses manifestations spirites.

Nous avons aussi demandé au portier si c'était vrai — ainsi qu'on nous l'avait assuré — que le Duc des Abruzzes avait été ici même deux jours avant.

M. Schiappa nous confirma la chose : il ajouta que S. A. était entrée et était restée pendant dix minutes, au milieu des visiteurs en demandant aux uns et aux autres, et surtout aux témoins oculaires, des renseignements détaillés sur les phénomènes qui s'étaient produits.

---

*Le Gérant :* GASTON MERY.

Impr. JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
*Téléphone* 215-10

(1) En patois piémontais. Cela signifie : « Va tout de suite à la rencontre de ta mère et dis-lui de rentrer aussitôt. » — *N. de la R.*